

La faute de l'abbé Cerise

Bien assis ce dimanche matin dans sa sacristie, le curé de Saint-Nicolas-de-Port réfléchissait. Il avait besoin de cette demi-heure de calme avant la grand-messe solennelle. Cela lui permettait, à chaque fois, de se concentrer, comme un acteur qui va entrer en scène. Il aimait ce moment où il pouvait se retirer en lui-même, se rapprocher de Dieu en s'extrayant pour un moment du monde extérieur. Il l'appréciait autant que cela lui était nécessaire.

Comme à chaque fois, il avait dû d'abord pousser dehors cette bande de vingt-quatre garnements indisciplinés, les enfants de chœur, qui piaillaient dans la pièce, en se chamaillant pour savoir qui aurait le surplus le moins visiblement ravaudé.

- « Hors d'ici tout de suite, mauvais sujets ! Mécréants ! Avant que je ne blasphème ! »

C'est vrai qu'il n'était pas tendre, le curé Cerise, et que les jeunes le craignaient, sachant qu'il pouvait prendre la mouche subitement pour la moindre vétille. Lui en riait beaucoup, intérieurement. Certes, il se savait colérique. Mais le fond était bon.

Il les chérissait pourtant beaucoup, ces bons enfants, mais sans jamais le laisser paraître. Il les connaissait par cœur, pour les recevoir régulièrement en confession. Il avait même un faible pour ce Jean-Marie qui, à son goût, continuait depuis un peu trop longtemps à « jouer au docteur » avec la petite Claudine, une effrontée, celle-là, qui n'avait rien avoué au confessionnal. Du haut de ses dix ans, elle continuait à provoquer ce pauvre garçon, pour le conduire « à faire de vilaines choses au regard de la pureté » comme le résumait trop la formule consacrée. Mais « qui aime bien châtie bien ». Il ne l'avait pas loupé, le Jean-Marie ! Deux dimanches auparavant, le prêtre se retournant vers les fidèles, après

l'élévation, avait vu ce pauvre gosse, au pied de l'autel, tourner le dos au Seigneur pour faire des œillades à sa gourgandine assise au premier rang. Son sang n'avait fait qu'un tour. Posant brusquement tous ses ustensiles et retroussant son aube, il avait en trois pas dévalé les marches et avait gratifié le gamin stupéfait d'un double aller-et-retour, quatre gifles magistrales dont l'écho avait résonné sous les voûtes du saint édifice. Il ne pouvait quand même pas accepter, sans sévir, qu'un enfant de chœur, en plein service, manque ainsi à ses devoirs. Les autres, à l'avenir, se tiendraient tranquilles. Et peu importe que son sermon porte justement ce jour-là sur la mansuétude, l'amour de son prochain, et l'immense capacité du Seigneur à racheter toutes les fautes....

Au fond, il adorait se donner ce rôle de curé bougon, imprévisible, et rude. Il avait rejoint cette belle paroisse depuis quatre ans déjà. Il en rêvait depuis si longtemps. C'était son bâton de maréchal, disait-il souvent, oubliant un instant Pétaïn. Sa réputation de sanguin était dorénavant bien établie. Il ne plaisantait pas avec le respect dû à Dieu dans sa maison. Les paroissiens adoraient sa personnalité et son comportement intransigeant. À leurs yeux, il fallait, pour l'âme de la splendide basilique, tout sauf un personnage falot, pour être son pasteur. Et ils étaient bien servis ...

Le calme était revenu dans la sacristie. La vieille Suzanne, gentille bigote confite qui était restée sur ses œufs*, était là, fidèle au poste. Comme tous les dimanches, elle avait pris en main tous ces petits diables, et les aidait à boutonner interminablement les surplus, imposant à tous un silence... religieux. Il allait enfin être tranquille et pouvoir se préparer.

* Rester sur ses œufs se disait en Lorraine des « vieilles filles », par analogie avec certaines poules qui couvent en cachette pendant des semaines un œuf non fécondé. (Cf. Jean Lanher : « Le parler de Lorraine »).

Quelque chose néanmoins le dérangeait encore. Ce journal daté de janvier 1962, posé là depuis six mois, et qui le troublait toujours autant. Il n'avait pu se résoudre à le jeter et pourtant, la première page lui était comme un affront personnel. Comme une trahison de son héros tant admiré.

À regret, mais sans pouvoir s'en empêcher, il déplia encore une fois cet exemplaire de l'Est Républicain. Et ces mots terribles, imprimés en caractères gras, en pleine page, lui sautèrent encore une fois aux yeux, vinrent à nouveau le bouleverser, lui infliger une peine atroce, et une incompréhension totale :

DE GAULLE SCELLE LA RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE

Comment cela était-il possible ? Lui, de Gaulle, l'âme de la France libre, qui avait organisé la résistance et tenu tête aux Américains qui voulaient se débarrasser de lui, qui avait pris le dessus sur Churchill, et imposé la France au milieu du camp des vainqueurs, comment avait-il pu en arriver là ? Le général les connaissait bien, pourtant, les Allemands ! Déjà, pour en avoir été si longtemps le prisonnier, pendant la guerre de 14-18, puis en les combattant bravement avec ses chars, sur le champ de bataille, en 1940, avant de leur livrer un combat de tous les jours depuis Londres et depuis les territoires progressivement libérés... Il devait bien le savoir, qu'on ne pouvait faire confiance à ces brutes, que, si on ne surveillait pas de près ce peuple arrogant et belliqueux, il viendrait une quatrième fois occuper et ravager notre chère Lorraine, peut-être même l'annexer encore...

Le curé Cerise était bien placé pour le savoir. Ces gens-là lui avait d'abord gâté sa tendre enfance. Ils l'avaient privé de son père, tué à Verdun en mai 1916. Sa mère en était morte de chagrin, quelques années plus tard. Orphelin, pupille de la Nation, il avait été ballotté de-ci de-là, avant de trouver le chemin du séminaire. En 1942, il était déjà prêtre. Considérant les personnes et non leur religion, l'abbé Cerise avait, en se faisant violence, aidé son grand frère lorsque celui-ci organisait la fuite de proscrits. C'étaient pourtant des juifs, des descendants des assassins du Christ. Il ne regrettait rien, mais pour cela,

il avait payé cher, très cher. D'abord la prison, en France, arrêté par des Français, puis remis à l'ennemi et déporté avec son frère par les nazis dans les camps d'extermination. Il en était revenu seul, après deux longues années de souffrance. Il s'en était sorti affaibli, malade, mais cela n'avait pas entamé sa foi. Toutefois, il en était sûr, les Allemands ne pouvaient pas avoir le même Dieu que lui. Il n'oublierait jamais. Jamais.

Quatre ans auparavant, le curé Cerise avait été fou de joie, en voyant de Gaulle, le général, revenir aux affaires. Mais ce matin, il se disait que, oui, peut-être, la vieillesse est vraiment un naufrage. Son héros se fourvoyait, ou avait perdu la mémoire, ou même la raison.

On était en plein juillet, un mois splendide, chaud, plein de promesses de fruits nouveaux. Cheminant la veille au Haut-d'Armont, là où tous les Portoais cultivaient un bout de jardin, il méditait et soupesait son prochain sermon. Il avait contemplé les mirabelles, bientôt mûres, et les groseilles à maquereaux. Il avait chipé, pardon Seigneur, quelques framboises avalées goulûment. La perspective de bonnes tartes aux quetsches se dessinait clairement et ce serait un plaisir de faire ses propres confitures pour l'hiver. La belle abondance, merci, Seigneur. Levant la tête, le curé Cerise vit un rayon de soleil venir doucement caresser son journal, et réchauffer un peu la fraîche atmosphère de la sacristie. « Il fait beau. Le Seigneur répand ses bienfaits sur nous tous. Je suis vivant, Lui aussi, et je suis son serviteur » pensa-t-il.

Et soudain, une question incongrue s'imposa au curé. Le Christ pardonnerait-il à de Gaulle sa trahison, cette réconciliation ? Mais il sentait bien que le problème ne pouvait pas se poser ainsi. Pour peu qu'on se repente, le Seigneur pardonnait toujours... Reste à savoir si le général s'en mordrait un jour les doigts. Cerise n'en était pas sûr du tout, ce n'était pas le genre du personnage.

Tout doucement, Cerise poursuivait sa réflexion. La lumière vint du Ciel, providence divine : le soleil illuminait maintenant toute la petite salle. Qu'aurait fait le Christ à la place de de Gaulle ? La foi du curé Cerise répondit

immédiatement à sa place : « Il pardonnerait, bien sûr; comme Il pardonne toutes les offenses... Il ne pouvait en être autrement ».

Dès lors, le prêtre se trouvait bien embêté. Passe encore que son héros sur terre se trompe lourdement. C'était difficile à admettre, mais ce n'était qu'un homme, après tout, et faillible comme tous, même s'il ne manquait jamais la messe à Colombey-les-deux-Églises. Mais que Dieu se place aux côtés de son génie politique pour lui donner tort, à lui, Cerise, qu'ils campent résolument tous les deux face à lui, en le regardant avec réprobation, en l'incitant à bien réfléchir encore, ça, ça ne passait pas. Il ne pouvait en être ainsi. Se pourrait-il qu'il soit dans l'erreur et fasse fausse route ? Il faudrait donc pardonner ? C'était la volonté du Seigneur ? L'effort lui paraissait surhumain.

Le temps pressait. Il ne restait qu'un quart d'heure avant le début de l'office et il tenait à faire comme d'habitude pour commencer sa messe : il devait sortir discrètement par la porte au fond de la sacristie et revenir, en longeant la basilique, sur le parvis de l'édifice où il retrouverait ses enfants de chœur. Ils entreraient alors en procession solennelle, jusqu'à l'autel, suivis des fidèles qui connaissaient et appréciaient le cérémonial. Belle image que ce peuple de Dieu en marche derrière son berger.

Il fallait faire vite, à présent. Le curé Cerise relut le sermon écrit la veille, le survolant, maintenant persuadé que ce n'était pas celui-là qu'il fallait prononcer aujourd'hui. Il pensait traiter de l'avarice, mère de tous les vices, de la cupidité, de la vaine accumulation de richesses, surtout pour les thésauriser et ne rien en produire. Il avait prévu un coup de griffe appuyé pour ceux, trop nombreux, qui glissaient de très petites pièces à la quête, quand ce n'était pas un bouton de culotte. Péchés véniels, sans doute, mais on n'était pas en Moselle, ici, à Saint-Nicolas-de-Port. Le curé n'était pas salarié de l'État par la grâce du Concordat.

Il prit son bloc, et, d'un trait, il traça les étapes de ce qu'il allait dire en chaire, tout à l'heure. Il fallait absolument qu'il fasse savoir à tous que la grâce de Dieu l'avait touché, ce matin,

et qu'il se repentait d'avoir trop tardé à exprimer, lui aussi, son pardon au peuple allemand. Qu'il allait enfouir son ressentiment au fond de lui-même, rejeter la haine à la rivière, et que, dorénavant, comme le Seigneur et de Gaulle, il allait œuvrer pour une belle réconciliation chrétienne.

*Sortant de la sacristie, il fut surpris de la chaleur et de la moiteur de l'atmosphère. Le temps avait changé. De lourds nuages d'orage cachaient à présent le soleil, et on ne tarderait pas à « prendre une saignée chaouée** sur le nez », si on trainait dehors. Il reçut la toute première goutte en arrivant sur le parvis. La place était noire de monde, non que tous ces gens s'apprentent à suivre la messe. Ce n'étaient, pour la plupart, que des touristes qui, comme chaque été, se pressaient pour venir visiter sa belle basilique. Les voitures particulières étaient de plus en plus nombreuses, dans ces années 60, à encombrer la place déjà étroite, et le maire avait pris un arrêté enjoignant aux bus de tourisme de stationner en bas de la rue Simon Moycet, sur la place des Tissages, à 300 mètres.*

Le Suisse, en tenue d'apparat, en vrai maître des cérémonies, attendait le curé pour donner le départ de la procession. Le curé Cerise l'interpella vivement : « Étourdi ! Tu n'as pas mis en place les pancartes ! ». Confus, le Suisse s'exécuta sans retard. Le tourisme dominical, en famille, se développait sans cesse. La multiplication des voyagistes était aussi un fait de société. Ils choisissaient fréquemment, comme but de balade, le saint édifice, cette grande église semblant de loin émerger des champs. La tenue des offices pouvait être sérieusement perturbée par les visiteurs importuns, qui se promenaient dans les travées, en dépit de la tenue du service religieux. Le curé Cerise ne supportait plus ces irrespectueuses allées et venues. Aussi, il avait fait confectionner de grandes affiches pour inviter les visiteurs à rester dehors le temps des messes. Il tenait beaucoup à ce que soit préservé, de bout en bout, le caractère sacré de ces cérémonies et, il faut le noter, l'interdiction était assez efficace.

Au loin, le tonnerre grondait. On n'échapperait pas à l'orage. La foule des badauds

*** Une forte averse, en patois lorrain.*

s'écarta largement, faisant place au prêtre dans sa plus belle tenue. Le curé Cerise, devant la grande porte, ordonnait en deux colonnes, douze par douze, sa cohorte de jeunes costumés. Il passait sa petite troupe en revue, arrangeant un col ici, reboutonnant un surplis là. Tout devait être parfait. Puis il s'avança d'un pas solennel mais serein ; l'office allait commencer. Telle une marée, la foule de badauds se referma derrière le prêtre, les enfants de chœur et les fidèles. Mais elle respecta scrupuleusement l'interdiction d'aller plus loin. Elle ne franchit pas le portail, et le Suisse repoussa les deux battants.

Il y avait là, sur le parvis, beaucoup de Lorrains, venus en voisin, mais aussi pas mal d'étrangers, de Bâle, de Karlsruhe, de Luxembourg, et des Belges en grand nombre arrivés par cars entiers. Chacun scrutait le ciel avec circonspection, et se serrait de plus en plus, tant bien que mal, au plus près de l'église, cherchant à s'abriter au mieux de la pluie qui tombait encore modérément.

La messe allait bon train. Les lectures saintes étaient faites. Le curé Cerise allait s'exprimer, prononcer son sermon qui allait en surprendre plus d'un. Il savourait à l'avance, avec gourmandise, le plaisir d'étonner tout son petit monde, par ses effets oratoires et ses formules choisies. Cerise se dirigea vers le petit escalier de bois, enroulé autour d'une colonne, au centre de la nef. Il avait fait réparer cette chaire ancienne, d'un bois travaillé, car il tenait à s'élever au-dessus de l'assistance pour prendre la parole. Lorsqu'ils levaient la tête pour écouter le prêtre, les gens regardaient aussi vers Dieu. Et lui, le valet du Seigneur, pouvait mieux asséner ainsi ses sentences et ses opinions pour conduire tous ces paroissiens dans le droit chemin.

L'orage éclata violemment au moment où il prenait la parole et il dû fortement hausser le ton. De violentes bourrasques se mirent à souffler et une pluie violente cingla les vitraux. C'était la tempête.

- « Mes bien chers frères, la parole de Dieu ce matin est venue jusqu'à moi. J'ai été touché par Sa grâce, et je veux ici faire un acte de contrition. J'avais en moi une rancune tenace, et Dieu m'en a délivré... Je reconnais mes erreurs passées et je

veux, à l'avenir, à l'instar du général de Gaulle, travailler à la réconciliation universelle. J'ai décidé sincèrement de pardonner à nos anciens ennemis ».

L'assistance, ébahie, restait coite. Personne n'en croyait ses oreilles. Mais l'orage redoublait. Des trombes d'eau s'abattaient maintenant sur la place et, sous la poussée de la foule, les portes de l'église s'ouvrirent brusquement. Les voyageurs du bus de Karlsruhe qui avaient, les premiers, trouvé refuge près des battants, bousculés par la foule affolée sous cette douche subite, furent projetés à l'intérieur de la basilique. Quelques-uns tombèrent, d'autres, de peur d'être écrasés, hurlaient à plein poumon « Achtung ! Achtung !!! » »

*Alors, le curé Cerise, rouge de colère d'être ainsi interrompu dans son homélie, fou de rage de ne pouvoir aller au bout de sa confession, et perdant toute retenue, se mit à frapper comme un dément sur le bois de sa chaire, en hurlant : « Ah, les Boches !!! les Boches ! Mais c'est encore ces cochons de Schleus qui viennent nous envahir ! Ils sont pires que les Suédois *** ! Foutez-moi dehors tous ces bâtards de casques à pointe et qu'on ne revoie plus jamais un Boche chez nous ! »*

L'affaire fit grand bruit dans le Landerneau portois. La formidable conversion du curé Cerise au pardon n'était pas passée inaperçue. Le lundi matin, mal remis de ce naufrage, submergé par la honte et par une certaine angoisse, la mort dans l'âme, le curé Cerise écrivit une longue missive à l'évêque de Nancy et de Toul, pour lui relater, par le menu, le grave incident. Il soulignait qu'après ce scandale public, il ne se sentait plus digne d'être le curé de Saint-Nicolas-de-Port. Il abandonnerait sa chère basilique. Il demandait à être relevé sine die de cette auguste fonction, qu'il avait tant espérée, tant voulue, et tant incarnée.

- « C'est hors de question » lui fit connaître le prélat par retour de courrier. « Ne changez rien. Persévérez ! ».

Guilhem SALTEL

**** En 1635, les troupes de Catherine de Suède ravagèrent la ville et incendièrent la basilique. On raconte, à Saint-Nicolas, que les cloches fondirent et formèrent un fleuve de bronze, qui s'écoula depuis l'église jusqu'à la Meurthe.*

Guilhem SALTEL

Guilhem Saltel est né à Nancy le premier jour de l'hiver 1952. Il a passé son enfance et sa jeunesse en Lorraine, dans les cours des écoles où il habitait en famille avec sa maman institutrice, à Dombasle-sur-Meurthe, à Nancy, à Saint-Nicolas-de-Port.

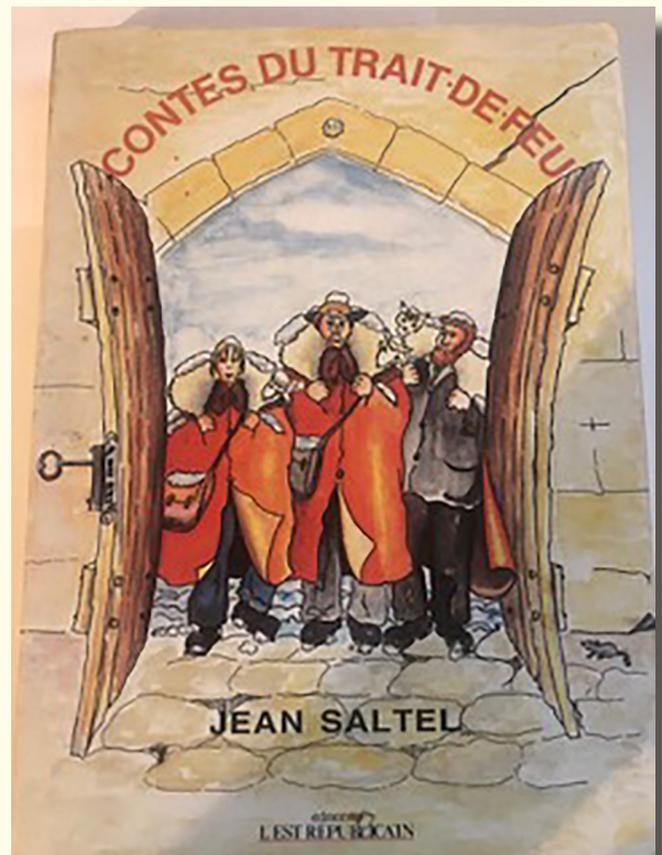
Élève du Lycée Jacques Callot à Vandoeuvre, il devient instituteur en Moselle après un passage à l'École Normale de Montigny-lès-Metz. Déjà passionné par l'éducation populaire, il se consacre alors à la formation des cadres des centres de vacances, avec la volonté de favoriser l'émancipation de chacun. C'est dans ce milieu qu'il prendra goût aux contes, aux légendes, à l'écriture et à tous les récits, mesurant tout ce que le passé et le merveilleux apportent pour éclairer et comprendre l'actualité et le monde d'aujourd'hui.

Devenu inspecteur de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs, il découvre alors différents territoires de la République : certains abandonnés déjà, en région parisienne, d'autres riches de leur peuple, de leur histoire et de leurs terroirs, en Aveyron, en Champagne, en Basse-Normandie, ou de leurs particularités, comme en Guadeloupe.

Persuadé qu'on est du pays où on vit et où on milite, il n'hésite pas à s'engager, co-fondant, par exemple, le Parti de Gauche Gwadeloup. Il en sera deux fois (2012 et 2017) le candidat aux élections législatives à Basse-Terre, aux côtés de Jean-Luc Mélenchon.

Revenu dans l'hexagone, à l'heure de la retraite, il partage son temps entre Périgord, où résident sa famille et ses trois enfants, et pays bigouden, où il se réfugie dès que possible. C'est le moment de revisiter, plume en main, les anecdotes de sa jeunesse en Lorraine, et l'histoire des Saltel, originaires depuis le Moyen-âge, de Javols (48) aux confins de l'Aubrac et de la Margeride.

Sa participation, cette année, au Prix Émile Moselly est d'abord un hommage en reconnaissance à son oncle, Jean Saltel, conteur vosgien disparu en 2000, et lauréat du Prix, il y a tout juste 50 ans, avec une diablerie intitulée : « La légende du Trou de l'Enfer ».



Né à Nancy, Guilhem Saltel est lauréat du prix Moselly

L'automne est arrivé et, avec lui, son cortège de prix littéraires : Goncourt, Renaudot, Fémina, et... le prix Moselly qui vient d'être attribué à Guilhem Saltel, natif de Nancy et vivant à Bergerac.

Après avoir lu et relu les vingt-quatre nouvelles en lice, le jury était réuni ce dimanche en mairie de Chaudeney-sur-Moselle pour délibérer et attribuer le prix Moselly 2022.

Ce prix, créé en 1949 en l'honneur d'Émile Chenin, dit Moselly, enfant du village et prix Goncourt 1907, récompense l'auteur(e) d'une nouvelle ayant pour thème, ou au minimum un rapport avec, la Lorraine.

D'autres contraintes sont imposées aux auteurs comme la longueur du texte ou le fait qu'elle ne doit pas avoir été déjà primée ou présentée simultanément à un autre concours.



Le jury du prix Moselly a choisi la nouvelle de Guilhem Saltel, la faute de l'abbé Cerise.

Par contre, il n'est pas interdit d'en présenter plusieurs la même année, mais on ne peut représenter une nouvelle non retenue.

Cérémonie de remise du prix

Le lauréat 2022, Guilhem Saltel, est un Nancéen de

naissance, son père était typographe-linotypiste à l'Est Républicain. Il a vécu à Saint-Nicolas-de-Port et à Dombasle jusqu'à l'âge de 30 ans.

D'abord instituteur, il a ensuite fait carrière à Jeunesse et Sports où il a été inspecteur, puis directeur régional. Aujourd'hui en retraite, il réside à Bergerac (24). Sa nouvelle, « La faute de l'abbé Cerise », a été choisie parmi les cinq finalistes du concours.

Le texte de la nouvelle restera secret jusqu'à sa lecture publique, par l'auteur, lors de la cérémonie de remise du prix, ouverte à tous, en mairie de Toul le **26 novembre** à 18 h 15.

50 ans après son oncle

Appelé au téléphone par la secrétaire du jury, Corinne Florentin, Guilhem Saltel s'est dit « fou de joie, je reçois ce prix exactement 50 ans après celui décerné à mon oncle Jean Saltel (La légende du Trou de l'Enfer -1972), c'est formidable ! Il fût un grand conteur, installé dans les Vosges, à Bouvacôte. Quand il est décédé, le journal a titré que tous les lutins et les sotrés de la forêt étaient orphelins... »